

La Mort de Socrate, tragédie
en 3 actes et en vers... par M.
de Sauvigny. (Théâtre
français, mai 1763.)

Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736?-1812). Auteur du texte. La Mort de Socrate, tragédie en 3 actes et en vers... par M. de Sauvigny. (Théâtre français, mai 1763.). 1763.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Vf. G712



YH 5642

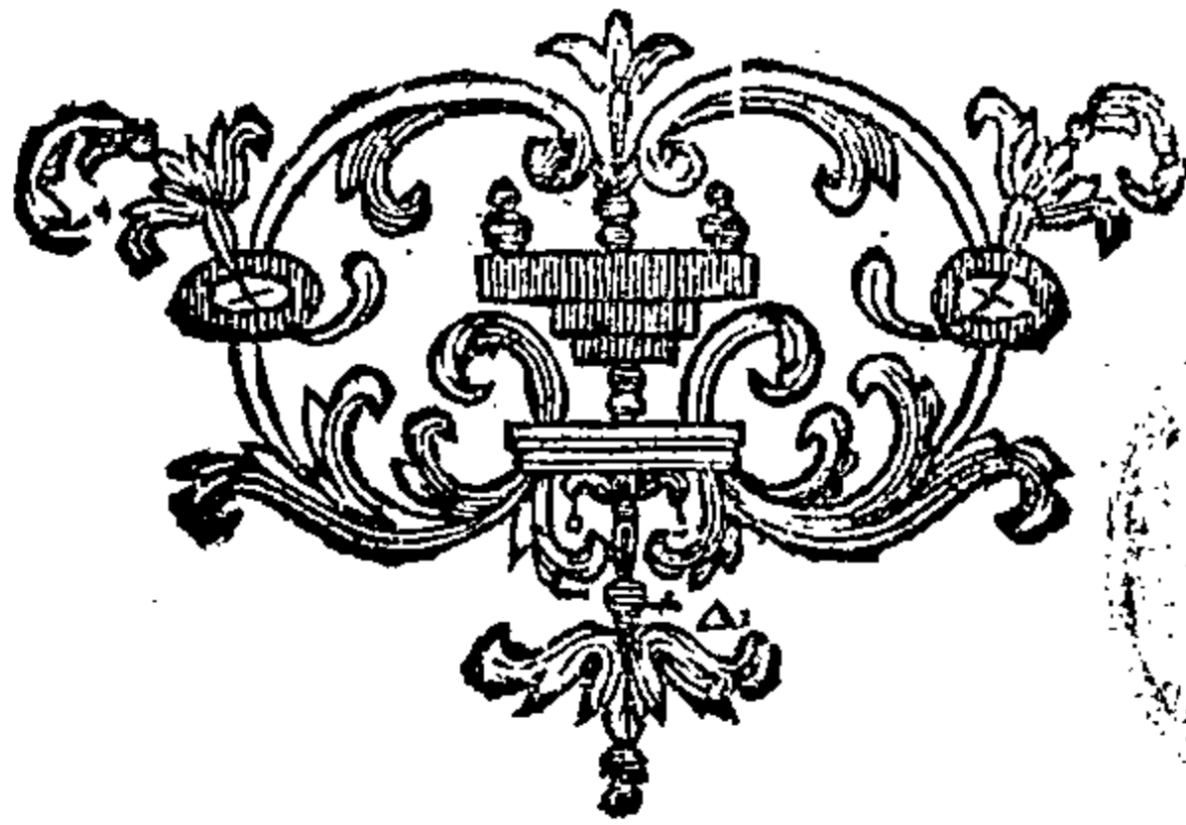
LA MORT
DE SOCRATE,
TRAGÉDIE

En trois Actes & en Vers.

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre François
au mois de Mai 1763.*

Par M. DE SAUVIGNY.

Le prix est de trente sols.

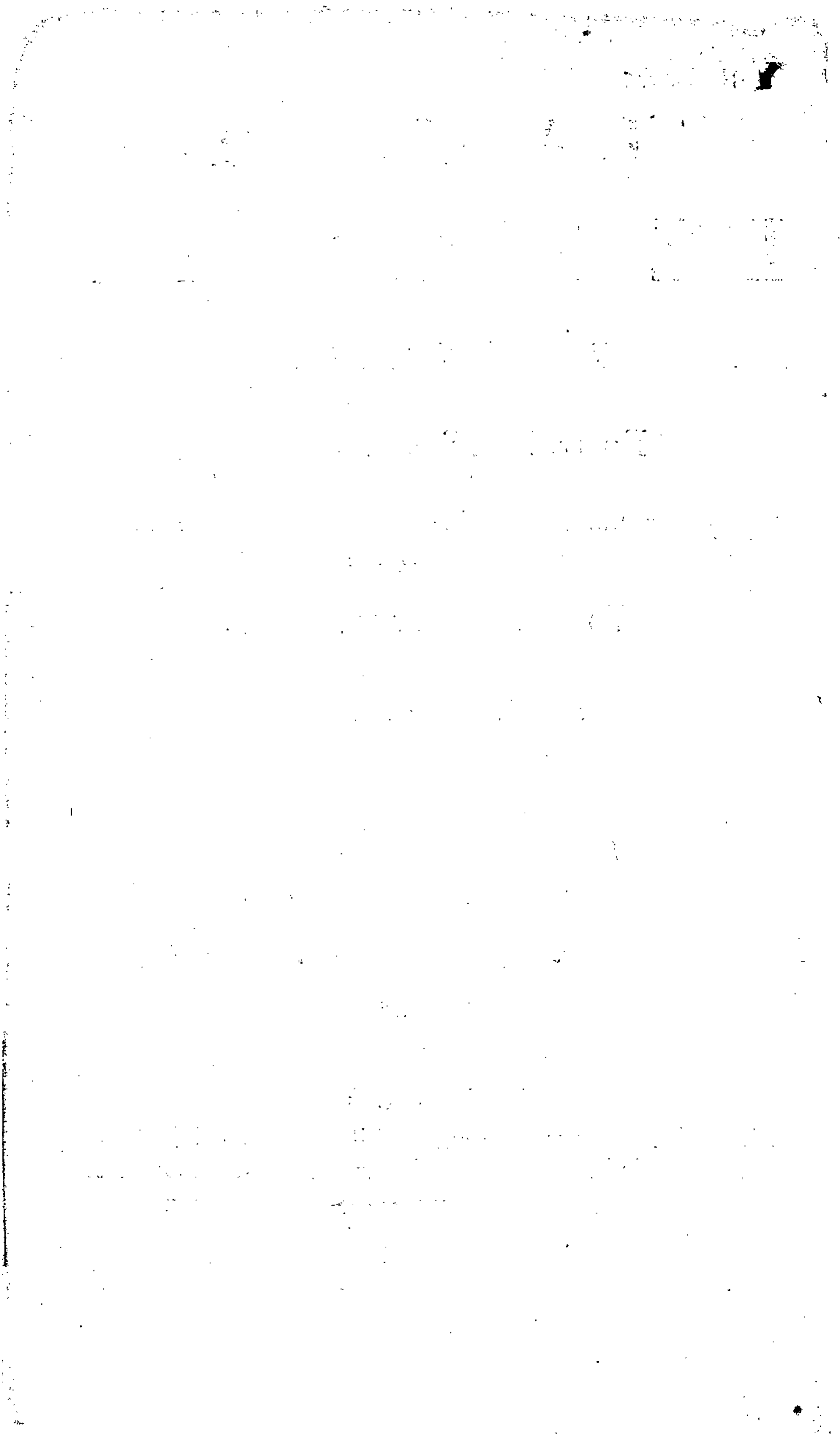


A PARIS,

Chez PRAULT le jeune, Libraire, Quai de Conti,
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D C C. L X I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LA MORT
DE SOCRATE,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

S O C R A T E.

S I D I A S, Chef du Conseil.

A N I T U S, Grand Prêtre.

C R I T O N, Ami de Socrate.

M E L I T U S, Ami d'Anitus.

X A M T I P E, Femme de Socrate.

LE G É O L I E R.

P R É S T R E S.

J U G E S.

Peuple.

Soldats.

*Le lieu de la Scène est une Place publique d'Athènes :
d'un côté se voit le Temple de Cerès, de l'autre la Prison.*

P R É F A C E.

C'EST un coup d'essai que je présente au Public : j'ai besoin de son indulgence. Si j'ai commencé par un sujet aussi grave & aussi philosophique , c'est que je cherchois à former mon cœur encore plus que mon esprit. Quel charme pour un homme qui cultive les Lettres dans la solitude , que cette morale douce & insinuante de *Socrate* ! Heureux qui la médite , & qui en est vraiment pénétré ! Il jouit de la satisfaction intérieure , le seul bien qui soit réel.

Des Personnes d'un mérite distingué , me représenterent toutes les difficultés de mon sujet pour m'en détourner. La Tragédie , me disoient-ils , ne doit pein-

dre que des passions fortes ; *Socrate* est un Philosophe qui semble ne pas en avoir eu : *Caton d'Utique* vous conviendrait mieux.

Je balançai un moment ; mais je me demandai à moi-même : quel est le but moral qui résulteroit d'une Tragédie dont *Caton* seroit le Héros ? *Que l'on fait bien de se tuer quand on est las de vivre !* Principe erroné , puisqu'il est contraire au bien général. Chaque membre de la Société contracte avec elle , en naissant , des engagements qu'il ne lui est pas permis de rompre.

Je revins à *Socrate* , mais sans penser que ma Pièce dût jamais être jouée.

Le peu d'usage que j'avois du Théâtre , m'avoit fait hazarder beaucoup de choses excellentes dans *Platon* , mais dépla-

cées dans une Tragédie ; j'en ai retranché une grande partie , peut-être en reste-t-il encore trop.

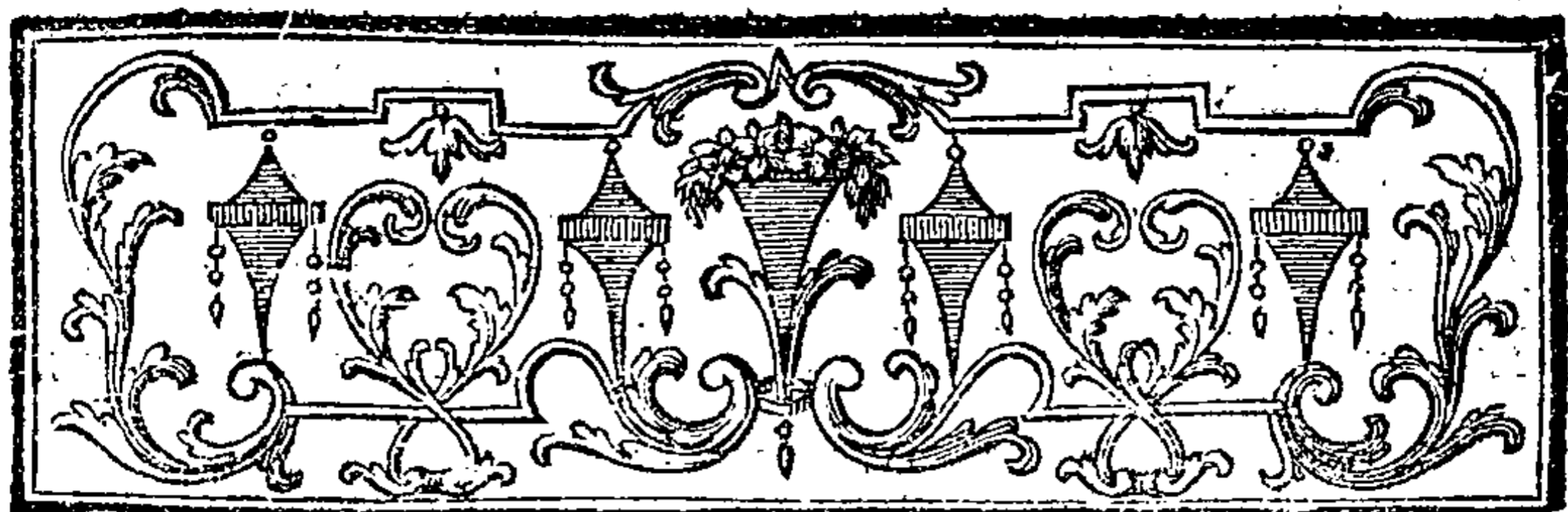
J'ai vû , aux représentations , qu'il falloit souvent sacrifier l'Histoire à l'effet théâtral : on alloit deux fois aux opinions. *Socrate* , d'abord , se condamnoit lui-même à vivre au Prytanée , aux dépens de l'État : ce trait a déplu. Voici de quelle façon je l'amenois.

Je prévois , en tremblant , le sort qu'on me prépare ;
Non que mon cœur glacé craigne la faux du Temps ;
Tout prêt à succomber sous le fardeau des ans ,
Je vois en paix la borne où la mort vient m'attendre.
Ma vie est à l'Etat , vous pouvez la reprendre ;
Mais je suis innocent , & mon cœur craint pour vous
Votre Juge & le mien , Dieu qui nous entend tous.

Plusieurs prétendent que ce sujet n'est pas assez théâtral. Je crois que c'est plutôt la faute de l'Ouvrage que celle du sujet ,

puisque il excite la terreur & la pitié :

Au reste , si cette Tragédie , toute foible qu'elle est , peut m'attirer l'estime des honnêtes gens , j'aurai atteint le premier but que je me suis proposé.



LA MORT
DE SOCRATE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, PRESTRES.

*Les uns sortent du Temple avec Anitus ; les autres arrivent
de différens côtés.*

ANITUS.
Nos vœux les plus ardents n'auront pas été vains ;
Amis, nous triomphons, Socrate est dans nos mains ;

A

2 LA MORT DE SOCRATE,

Ce superbe Titan dont l'orgueil téméraire
Combattit quarante ans les Maîtres du Tonnerre ;
A pu braver leur haine & non pas mon courroux ;
Lui qui brisa leur foudre, est tombé sous mes coups.

UN PRESTRE.

Si j'en crois un bruit sourd , l'Athénien frivole
Foule aux pieds ce mortel dont il fit son idole ;
Mais comment, Anitus, a-t-on pu nous venger ?

ANITUS.

Dans le piège lui-même il vient de s'engager ;
Ministre de Cérès, pour la rendre propice ,
J'offrois à la Déesse un sanglant sacrifice ;
Nos femmes, nos enfans, dans ce jour solemnel ;
Des plus riches présens couronnoient son Autel ;
Xantipe s'empressoit à suivre leur exemple,
Quand Socrate, accourant à la porte du Temple,
Où tournez-vous vos pas, lui dit-il, arrêtez,
Chère épouse, usez mieux des dons que vous portez ?
Vous voyez cette Troupe à vos pieds gémissante,
Elle leve, vers vous, une main suppliante ;
Il faut sécher les pleurs qui coulent de ses yeux :
Voilà, voilà l'encens qui doit flatter les Dieux.

Les dons sont faits pour l'homme, un cœur pur est

L'offrande

Qu'à nous, foibles humains, l'Être éternel demande.

Alors, en pâlisant, Xantipe l'écoutoit,

Au front de ses amis l'allégresse éclatoit.

T R A G È D I È.

3

Les Prêtres indignés, par un morne silence ;
 Témoignoient leur surprise ; il le voit , il s'avance ,
 Et partage soudain , entre ces Malheureux ,
 Des dons qui n'étoient faits , ni pour lui , ni pour eux ;
 Le Peuple en ce moment , trop lent à se résoudre ,
 Paroît glacé d'horreur , ou frappé de la foudre ;
 Il ne sçait plus s'il doit se partager , s'unir ,
 Applaudir ou se taire , admirer ou punir.

U N P R E S T R E.

Alors il étoit loin de remplir notre attente.

A N I T U S.

J'éleve tout-à-coup une voix foudroyante :
 Temblez, ingrats, tremblez, la Déesse en courroux ;
 Va retirer les biens qu'elle a versé sur vous ;
 Un impie à vos yeux, dans son Temple, l'offense,
 Sans embraser vos cœurs du feu de la vengeance.
 O Cérès, pourquoi suis-je un Ministre de paix,
 Sa mort seroit déjà le prix de ses forfaits ?
 Mais ce bras n'est point fait pour venger vos injures ;
 Son sang est trop coupable, & mes mains sont trop
 pures.

A peine ai-je parlé, tout le peuple frémit ,
 De cent cris ménaçans le Temple retentit ;
 On entoure Socrate, on le presse, on l'entraîne ,
 Sous cette voûte obscure où le retient ma haine.

U N P R E S T R E.

Des Citoyens, Seigneurs, peu nombreux, mais puissans,
 A cette idole encor prodiguent leur encens ,

A ij

4 LA MORT DE SOCRATE,
Socrate dans les fers n'en est que plus à craindre;
Criton tonne au Sénat & Criton doit le plaindre.
Songez que l'amitié.....

ANITUS.

Dissipez votre effroi,
S'il a pour lui Criton, j'aurai pour moi la loi.
J'ai sçu mettre ma tête à l'abri des orages;
J'ai des plus grands d'Athène obtenu les suffrages;
Le Conseil est pour nous & même un Sénateur,
Mélitus, contre lui nous sert d'accusateur;
Portant un œil impie au fond du Sanctuaire,
Aux Prêtres, plus qu'aux Dieux, Socrate a fait la guerre.
De leurs dons à l'envi les crédules mortels,
Sans lui, viendroient encore enrichir nos Autels.
C'est par lui qu'en ce jour le vulgaire imbécile,
Contre les Dieux & nous leve un front indocile;
Mais de ses Sectateurs par nos mains foudroyés,
Tout le Sang répandu va fumer sous nos pieds.
Le Peuple sur Socrate a grossi la tempête,
Il l'a mis dans les fers, il demande sa tête;
Hâtons sa mort, qu'il tombe abbattu sous nos coups;
Que son exemple apprenne à trembler devant nous.
C'est à vous maintenant de partager ma gloire,
Je n'ai fait que le vaincre, assurez ma victoire;
Qu'une sainte fureur se répande en tous lieux,
Et s'il le faut, Amis, faites parler les Dieux.



SCÈNE II.

ANITUS *seul.*

QUE je goûte à longs traits l'espoir de la vengeance !

Ces lieux seront marqués du sceau de ma puissance.

Socrate va périr. Les citoyens tremblans

Viendront tomber aux pieds de nos autels sanglans.

Contre mon ennemi j'arme l'Aréopage,

Je veux qu'à mon pouvoir lui-même il rende hommage ;

Avant que son ivresse ait pu se ralentir,

Tandis qu'il me seconde, il faut l'anéantir.

SCÈNE III.

ANITUS, PRESTRES.

UN PRESTRE.

TOUT est changé, Seigneur, le trouble est dans Athènes,

Le peuple de Socrate accourt briser les chaînes ;

Xantipe l'encourage & verse dans les cœurs

L'ardeur de le venger, sa haine & ses fureurs.

6 LA MORT DE SOCRATE.

A ces premiers transports dérobez votre tête.

ANITUS.

Non. Voici le moment d'affronter la tempête.

Je connois ce vil peuple, ami, rassurez-vous ;

Vous le verrez bientôt tomber à mes genoux.

SCENE IV.

ANITUS, PRESTRES, SIDIAS ;

CRITON, Peuple, Soldats.

Le peuple vient pour enfoncer la porte de la prison.

UN PERSONNAGE.

LAISSERONS-nous gémir la vertu qu'on opprime,
Dans un séjour infâme habité par le crime ?

SIDIAS.

Suspendez vos clameurs, peuple féditieux.
Vous, soldats, écartez Xantipe de ces lieux.

ANITUS.

Du conseil hoélien, chef auguste & suprême,
Socrate fut aux fers condamné par vous-même ;

Vous savez de quel front cet insolent mortel

Osa braver Cérès jusques sur son autel,

J'ai voulu, pour la rendre à nos vœux plus propice ;

Offrir à la Déesse un nouveau sacrifice,

TRAGÉDIE.

L'encens s'est répandu, l'autel s'est ébranlé,
Le Ciel s'est entr'ouvert & la terre a tremblé.
Par des signes affreux Athènes menacée,
Doit craindre ou doit venger la Déesse offensée.

CRITON.

Socrate fut sensible aux pleurs du malheureux:
Est-ce en les imitant qu'on offense les Dieux ?

ANITUS.

Criton, ne servez point d'Egide à cet impie:
Le crime est fait, il faut que son trépas l'expie.

CRITON.

Vous verra-t-on toujours insensé, furieux,
Souffler impunément la discorde en ces lieux;
Toujours on pourra donc saintement politique
Armer du fer des Loix le bras du fanatique.
Eh, quoi! Tout imposteur sous ton nom, Dieu puissant,
fant,

Aura le droit affreux de perdre un innocent?
Hélas! si quelquefois un malheureux t'offense,
S'il étouffe en ton sein la voix de la clémence,
Ton tonnerre qui gronde au-dessus des mortels,
Ne suffiroit-il pas pour venger tes autels!

ANITUS.

Peuple, vous entendez cet horrible langage,
De l'ennemi des Dieux reconnoissez l'ouvrage.
C'est ainsi que Socrate, infecte audacieux,
Leve contre le Ciel un œil féditieux;

8 LA MORT DE SOCRATE.

Cependant , sa rempante & sacrilége adresse

Le rendit autrefois l'oracle de la Grece.

Loin de vous éclairer , c'est lui qui pour jamais

A banni de ces lieux l'innocence & la paix ,

Sous le voile imposant de la philosophie ,

Du souffle de l'erreur infecta la patrie ,

Des Ministres des Dieux anéantit les droits ,

Renversa les autels & fit taire les Loix.

CRITON.

Que vous connoissez mal un Philosophe , un sage ,

Les troubles , les complots ne sont pas son ouvrage ;

La paix est le seul but qu'il propose aux mortels ;

Il combat des erreurs sans briser des autels.

Imitateur de l'Être éternel & suprême ,

Il a fait des heureux , il dût l'être lui-même.

Simple dans ses dehors , modeste en ses discours ;

Les vertus qu'il enseigne , il les suivit toujours.

Il plaint qui le noircit , pardonne à qui l'opprime ;

Son nom fait son malheur , sa gloire fit son crime.

Aux complots des méchans , n'opposant que ses
mœurs ,

A force de vertus il subjugua les cœurs.

De ses bienfaits sitôt peut-on perdre l'idée ?

Quand nos beliers s'apportoient les murs de Potidée ,

Du jeune Alcibiade , il a sauvé les jours.

Dans la paix , dans la guerre , il nous servit toujours.

Aux champs de Delium , théâtre de sa gloire ,

Où le Beotien nous ravit la victoire.

T R A G E D I E. 9

On l'a vû du foldat rallumant la valeur ;
 Enlever Xenophon dans les bras du vainqueur ;
 On l'a vû s'oppofant à tout l'Aréopage ,
 Du peuple mutiné faire avorter la rage.
 Faut-il vous rappeler des défaits plus grands ?
 Sparte qui nous vainquit nous donna des tirans ;
 Tout trembloit devant eux ; la malheureufe Athène ;
 N'offroit à nos regards qu'une fanglante arène ;
 Lui feul ofa marcher au-devant du trépas :
 Lui feul à la vengeance encouragea nos bras.
 Ah , loin de nous couvrir d'une tache éternelle ;
 En fuisant une haine injufte & criminelle ,
 Changeons pour fes vertus, pour fes exploits guerriers,
 Sa prifon en un temple , & fes fers en lauriers !

A N I T U S.

Qu'ai-je entendu , Criton ? quel horrible blafphême !
 Vous ofez devant nous infulter au ciel-même ?
 Que dis-je , vous ofez dans vos vœux criminels ,
 Demander pour Socrate un Temple & des Autels ?
 On eft donc innocent pour être téméraire ?
 Quoi ! pour quelques exploits que l'audace fait faire ;
 On pourra fe livrer à des forfaits affreux ?
 Quand on fert les mortels on peut braver les Dieux ?
 Le Ciel a par ma voix demandé fa victime ;
 S'oppofer à fa mort qu'il juge légitime ,
 C'eft attirer fur nous un opprobre éternel :
 Qui tolere le crime eft déjà criminel.

LA MORT DE SOCRATE,

Allons, en attendant une prompte vengeance,
Purifier des lieux qu'a souillé sa présence.

(*Anitus entre dans le Temple suivi des autres
Prêtres & d'une partie du Peuple*).

S C E N E V.

CRITON SIDIAS, le reste du peuple.

CRITON *vivement*.

Arrêtez, citoyens, vous étiez son appui,
Vous réclamiez ses droits, vous vous armiez pour
lui.

Quel caprice insensé tout-à-coup vous entraîne
De l'estime à l'horreur, de l'amour à la haine ?
Le croirai-je, un vieillard blanchi dans les vertus,
Vous l'osez soupçonner sur la foi d'Anitus ?
Malheureux, c'est par vous qu'on l'admire & qu'on
l'aime !

Osez-vous démentir & la terre & vous-même ?
Que diroient tous les Grecs ? Que diroit l'univers ?
Non, la gloire & l'honneur à vos cœurs sont trop
chers :

Non, vous connoissez trop & Socrate & sa vie,
Pour souffrir qu'il périsse en proie à l'infamie.
Vous n'irez point flattant un injuste courroux,
Esclaves d'Anitus, ramper à ses genoux,

TRAGEDIE. 10

Abandonner, trahir, persécuter un sage,
Qui durant quarante ans mérita votre hommage.

à Sidias.

Pere de la Patrie, appui sacré des Loix,
Du juste qui gémit entendez-vous la voix?
Vous ne répondez-pas! Quoi, Sidias lui-même
Aide à persécuter l'innocence qu'il aime!
Est-ce là ce qu'on doit au fort des malheureux?

S I D I A S.

Je ne dois que ma haine à l'ennemi des Dieux.
De leurs Ministres Saints la voix s'est fait entendre;
C'est en vain que contre eux vous voulez le défendre.
Contre tous vos discours je dois être affermi,
Criton, j'en suis son juge & non-pas son ami.

C R I T O N.

Quelle prévention aveugle, inconcevable,
Etend donc sur vos yeux son voile impénétrable?
Si le ciel qui sur lui déploya sa rigueur,
Vous ouvroit comme à moi les replis de son cœur!
Votre esprit, Sidias, ami de la droiture,
Rejetteroit des bruits qu'a semé l'imposture.
Je l'aime: mais un noeud par l'estime affermi
Ne peut point sur un crime abuser un ami.
Sur ce sage opprimé plus l'amitié m'éclaire,
Et plus il me paroît au-dessus du vulgaire.
Je crois voir dans Socrate un favori des Dieux,
Qui par son propre vol élançé dans les cieux,

12 LA MORT DE SOCRATE,

Imita Prométhée , & d'une main hardie ,

Alluma le flambeau de la philosophie.

C'est par lui que la flamme en réjaillit sur nous ;

Mais fait-on des heureux sans faire des jaloux ?

Malgré leur haine injuste , il estime , il révère

Des Ministres des Dieux le sacré caractère.

Il n'est point à leur char en esclave enchaîné ;

Mais par l'amour du vrai son cœur est entraîné ;

Mais il a distingué , pour son malheur peut-être ,

La loi d'avec l'abus , l'homme d'avec le Prêtre.

Le Pontife Anitus , qui l'accuse aujourd'hui

L'encensoir à la main , s'est courbé devant lui ;

Il a pour l'éblouir inventé des miracles ,

Prodigué des honneurs , fait parler les oracles :

Son cœur d'un vain encens fut toujours peu flatté :

Il n'a pû le séduire , il l'a persécuté :

Exalant contre lui le venin du parjure ,

Il a de vils témoins conduit la langue impure :

Au pied du Tribunal où s'assied la Vertu ,

Le fourbe est triomphant , le juste est abbatu.

S I D I A S.

Criton , avec douleur , je viens de vous entendre ,

Quand l'ombre de la nuit sur nous viendra s'étendre.

Vous verrez le Conseil assemblé dans ces lieux ,

C'est à lui de juger entre vous & les Dieux.

Le peuple fort.



S C E N E V I.

C R I T O N , *seul.*

NE fermons pas encor mon ame à l'espérance ;
 Le fanatisme en vain méconnoît l'innocence ,
 Osons faire à ses yeux briller la vérité.
 Il est des Senateurs dont l'austère équité
 Contre l'hypocrisie arme l'Aréopage ,
 Et fait du fourbe adroit démasquer le visage ;
 Voyons-les ! Ah sans doute un juste infortuné
 Des mortels vertueux n'est point abandonné.
 Opposons la douceur aux fureurs d'un barbare ;
 C'est ainsi qu'on ramene un peuple qui s'égaré.

Fin du premier Acte.



14 LA MORT DE SOCRATE;

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Voici le lieu , l'instant où ce fier séducteur ,
Socrate va tomber aux pieds de son vainqueur.
Tout prêt à triompher , quel vain effroi t'agite,
Mélitus? tu frémis, ton ame est interdite!

MELITUS.

Mon cœur t'est dévoué, je t'ai donné ma foi ;
Tu hais Socrate , ami, je le hais comme toi :
Mais sa mort est pour nous de trop peu d'importance ;
Va, crois moi , son exil fera notre vengeance.

ANITUS.

Est-ce toi qui me parle? Est-ce à moi , justes Dieux !
Je ne puis retenir mes transports furieux ;
Cette lâche pitié m'indigne & m'épouvante,
Connois-tu bien Socrate , ame foible & changeante ?
Pense-tu qu'on dédaigne un homme tel que lui ?

MELITUS.

Tu l'estimes ?

ANITUS.

Sans doute.

MELITUS.

Et tu le craindrois ?

ANITUS.

Oui.

MELITUS.

Et tu peux le penser & l'avouer ?

ANITUS.

N'importe ;

Plus mon estime est grande & plus ma haine est forte ;

L'orgueilleux ascendant qu'il a sur les esprits ,

Peut enfanter la haine & non pas le mépris.

Sous le poids du malheur , l'éclat qui l'environne ;

Me blesse presque autant que son génie étonne ;

Ce n'est pas sans sujet que je veux son trépas ,

La fureur me transporte & ne m'aveugle pas.

Tu fais par quels degrés cet obscur statuaire ,

A détourné sur lui les regards de la terre.

Lui qu'on voyoit au rang des plus vils Plébéïens ;

Sembloit fouler aux pieds les honneurs & les biens ;

A l'entendre , à le voir , s'empressa la jeunesse.

Sous un masque imposant qu'on prit pour la sagesse ;

Il sut insinuer ses principes , ses mœurs ;

Il formoit les esprits , il façonna les cœurs.

16 LA MORT DE SOCRATE,

Sur les Dieux & sur nous alors sa langue impie
Epanchoit fourdement les poisons de l'envie ;
Mais dès que son pouvoir s'affermit dans ces lieux ;
L'audace se fixa sur son front orgueilleux.
Tu le vois, chaque jour, il nous brave, il blasphème ;
Il ose nous poursuivre aux pieds de l'Autel même,
Dans l'ombre de l'école il s'arme contre nous,
Peut-être à son pouvoir mesure-t-il ses coups.
Mélitus, que ses traits retombent sur sa tête,
Et tournons contre lui la mort qu'il nous apprête.

MELITUS.

Te l'avourai-je, avant d'avoir lu dans ton cœur,
Le seul nom de Socrate excitoit ma fureur.
Je brûle d'abaisser son orgueil indomptable,
Mais son bienfait affreux est un poids qui m'accable.
Quand des tyrans de Sparte on affranchit ces lieux,
Tout le peuple vouloit me confondre avec eux ;
Ce fût lui, tu le sçais, dont la voix généreuse,
Calma des citoyens la rage impetueuse,
Il a sauvé mes jours :

ANITUS.

Pour les empoisonner :
L'affront qu'il nous a fait, peux-tu le pardonner ?
Ministres des Autels & l'apui de ton pere,
Clitus, mon tendre ami, ton déplorable frere
En lui trouva son juge, ou plutôt son bourreau,
C'est lui qui dans l'exil a marqué son tombeau.

Ah !

M E L I T U S.

Ah ! sans doute , Anitus , ma haine est implacable ,
Mais Socrate étoit juge , & Clitus fut coupable ,

A N I T U S.

Tu sçais que le Conseil sans lui l'auroit absous ;
Juge de son pouvoir & préviens son courroux ,
Lui , qui devant tes pas écarta la tempête ,
Du fond de son exil feroit tomber ta tête.

Le Conseil est pour nous , tout y fléchit sous toi ;
Tout change , un jour Criton doit y donner la loi ;
Socrate est son ami , son conseil & son maître.

Si le peuple est calmé son parti va renaître :

Alors nous reverrons plus puissant & plus vain ,
L'insolent dont un mot va régler le destin.

Veux-tu voir à ta place un rival qui te brave ?

Veux-tu parler en maître ou trembler en esclave ?

Et , qui t'a dit qu'un jour l'espoir d'être vengé ,

S'il revient , sortira de son cœur outragé ?

Peut-être qu'il voudra , pour prix de ta clémence ,

De ton sang & du mien abreuver sa vengeance ;

Peut-être on le verra , dans sa haine pour nous ,

Jusques sur nos neveux étendre son courroux.

Crois moi , tout homme , ami , qui reçoit une injure ,

Doit rester sans vengeance , ou choisir la plus sûre.

M E L I T U S.

Garde-toi de penser que foible en ma fureur

J'embrasse aveuglément les transports de ton cœur ;

B

18 LA MORT DE SOCRATE ;

J'en crois ma juste haine , & non pas ta colere ;

Son exil me suffit , il vengera mon frere.

Des coups les plus affreux dût m'accabler le fort ;

Ainsi , je veux sa honte & ne veux point sa mort.

A N I T U S.

Que dis-tu? ... Mais déjà le peuple ici s'assemble ;

Mélitus , songe au noeud qui nous unit ensemble.

S C E N E I I.

A N I T U S, S I D I A S, C R I T O N,

M E L I T U S, P E U P L E, J U G E S,

P R E S T R E S, A C C U S A T E U R S.

M E L I T U S à *Sidias*.

Q U E Socrate à l'aspect de ses accusateurs ,
Vienne justifier & son culte & ses mœurs.

C R I T O N.

Qu'entens-je?

S I D I A S.

C'est assez ... Que Socrate paroisse.

C R I T O N.

O fort ! C'est donc ainsi que ta main nous abaisse :
Est-ce vous , Melitus , qui contre un bienfaiteur ,
Oserez vous charger du nom d'accusateur ?

Socrate en ce lieu même a sauvé votre vie ,
 Il y verra par vous la sienne poursuivie :
 C'est vous qui demandez l'arrêt de son trépas ,
 Faut-il que des bienfaits tombent sur des ingrats !
 Eh ! Que te servoit-il d'emploïer tant d'adresse ,
 Pour perdre un citoyen qui n'a que sa sagesse ;
 Est-ce en troublant l'Etat que tu crois plaire aux Dieux ?
 Melitus , la vertu ne rend pas furieux.

(*Socrate paroît.*)

Regarde de quel front ta victime s'avance ,
 La paix est dans les cœurs où règne l'innocence.

SCÈNE III.

Les mêmes. SOCRATE.

ANITUS.

Nous t'invoquons, Minerve, ô toi qui dès longtems
 Daigne jeter sur nous tes regards bienfaisans ;
 Et toi , fier Souverain du Ciel & de la Terre ,
 Lève ton bras puissant , allume ton tonnerre ,
 Et si la bouche ici peut démentir le cœur ,
 Tombe à l'instant sur nous ton foudre destructeur.

MELITUS.

Pontifes , Sénateurs , & vous peuple d'Athêne ,
 La superstition, l'intérêt ou la haine ,
 N'ont point guidé mes pas dans ces augustes lieux ,
 Ce sont d'autres objets , ma Patrie & mes Dieux.

20 LA MORT DE SOCRATE;

Maintenant sous le nom de la Philosophie,
Marche à front découvert l'impiété hardie;
Elle foule à ses pieds les autels & les loix,
Et la licence infâme applaudit à sa voix;
Si nous ne détruisons ce monstre en sa naissance;
Il va nous accabler du poids de sa puissance;
Et sous le voile adroit de réforme & de mœurs,
De son poison funeste infecter tous les cœurs.
Aveuglement fatal, triste effet du délire,
Foibles mortels, hélas! Nous nous laissons séduire
Toujours par l'apparence & par la nouveauté;
Moi-même qu'abusoit un dehors apprêté,
J'ai cru long-tems Socrate un céleste émissaire
Descendu parmi nous pour éclairer la terre.
A ses hautes vertus quand Delphe applaudissoit,
Quand de son nom le monde au loin retentissoit,
Son ame de sa gloire alors trop enivrée,
Fut par l'Ambition tout-à-coup dévorée:
Alors il publia qu'un des enfans des Dieux,
S'exprimoit par sa bouche & voyoit par ses yeux:
Cependant unissant la folie au blasphême,
Favorisé du Ciel, il brava le Ciel même;
Son penchant fut sa loi, son Dieu fut la raison,
Le culte une foiblesse, & la patrie un nom.

SOCRATE.

Je ne reconnois point ces Etres fantastiques,
Ces Dieux, l'effroi du peuple, instrumens politiques,

Dont on fait des tyrans injustes & jaloux ;
Plus cruels , plus changeans , & plus foibles que nous.
Il est un Dieu puissant , dont la main étendue
Tient au milieu des airs la terre suspendue ;
Le souffle de sa voix enfanta l'Univers ,
Dans le centre du monde il creusa les enfers ;
Il plaça sous ses pieds ce flambeau tutélaire ,
Ce feu qui nous soutient , ce jour qui nous éclaire.
L'intérêt , seul ressort qui meut tous les mortels ,
Par espoir & par crainte éleva ses autels ;
L'ignorance enfanta tous ces cultes bizarres ,
Et ces loix qui souvent nous ont rendus barbares.
Victimes de l'erreur , jouets de nos penchans ;
Hélas ! Nous sommes nés plus foibles que méchans.
Ce n'est point par l'amour d'une vaine science ,
Que j'ai voulu briser le joug de l'ignorance :
On ne m'a jamais vû d'un vol audacieux ,
Le Compas à la main m'égarer dans les Cieux ;
Je ne cultive point tous ces Arts inutiles ,
Ces frivoles enfans du luxe de nos Villes.
J'ai voulu , pour sortir des pièges de l'erreur ,
Approfondir mon Être & rentrer dans mon cœur :
Alors je me sentis inspiré de Dieu même ,
Pour rendre un juste hommage à sa grandeur suprême ;
Pour offrir à vos yeux la vérité , la paix ,
L'amour de la sagesse & l'horreur des forfaits.

22 LA MORT DE SOCRATE;

M E L I T U S.

Quel fruit nous a produit cette vaine sagesse ?
Elle a semé le trouble & l'erreur dans la Grèce.
Socrate vous séduit, & cependant sa voix
Enseigne la révolte & le mépris des loix,
Affranchit les enfans du joug sacré des peres,
Releve des erreurs, peut-être, nécessaires,
Combat des préjugés qu'on n'efface jamais,
Veut donner la sagesse & vous ôte la paix.

S O C R A T E.

Qui, moi, j'aurois troublé la paix de ma Patrie ?

M E L I T U S.

Vos disciples, Socrate, ont fait plus, l'ont trahie ;
On sçait qu'Alcibiade ainsi que Critias,
Nourris dans votre école, ont marché sur vos pas ;
Leur vertu répondit à ce généreux zèle,
L'un fut notre tyran, l'autre fut un rébele.

S O C R A T E.

Le succès à nos vœux ne répond pas toujours ;
Parmi ceux qui prêtoient l'oreille à mes discours,
Il fut plus d'un méchant, comme il fut plus d'un
sage ;
Leurs vices, leurs vertus ne font pas mon ouvrage.
Si j'ai bravé les Loix, renversé les Autels,
Arraché vos enfans de vos bras paternels,
Alteré, corrompu leur crédule innocence,
O vous qui m'entourez appelez la vengeance !

Respectables vieillards, pressez , hâtez ma mort . . .
 Mais non , je vous vois tous attendris sur mon sort ,
 Et vous , membres sacrés de ce Sénat auguste ,
 Je vous découvre un cœur inébranlable & juste :
 Que de vils criminels du supplice effrayés
 Prosternent devant vous leurs fronts humiliés :
 Sans m'abaisser comme eux j'attendrai ma sentence ,
 La crainte ne doit point avilir l'innocence.

M E L I T U S.

De ses fausses vertus l'appareil fastueux ,
 D'Athènes trop long-tems sçut éblouir les yeux :
 C'est à vous maintenant d'éclairer le vulgaire ,
 Sénateurs , que l'exil soit son juste salaire.

A N I T U S.

Quoi l'exil ! est-ce ainsi qu'on venge les Autels ?
 Est-ce ainsi qu'on punit des complots criminels ?
 Démasqué dans Athène & non pas dans la Grece ,
 Il séduira toujours par sa feinte sagesse .
 Son exil va grossir ses hardis Sectateurs ,
 La persécution met un prix aux erreurs .
 Si la cause des Dieux , Sénateurs , vous est chère ,
 Du glaive de Thémis frappez un téméraire .
 Prévenez par sa mort

C R I T O N.

Arrête , & connois-moi ,
 Socrate est mon ami , sa conduite est ma loi ;
 Ses crimes sont les miens , & s'il faut qu'il périsse ,
 Je veux que le Sénat ordonne mon supplice.

24 LA MORT DE SOCRATE,
Prononcez, Sénateurs.

(On va aux opinions).

S I D I A S.

Le Conseil par ma voix,
Vous condamne à la mort comme rébelle aux Loix.

C R I T O N.

Eh bien, pour m'accabler que tardez-vous encore ?
La vie est désormais un fardeau que j'abhore.
Sénat, je t'abandonne à ce vil séducteur ;
Athènes je te fuis, tes murs me font horreur.
S'il me faut séparer du vertueux Socrate,
Tonnez Dieux tout-puissans sur ma patrie ingratta ?
Qu'en éclairant la mort du plus grand des mortels,
La foudre embrase Athènes & ses murs criminels.

S O C R A T E.

Eh quoi, votre vertu, Criton, s'est démentie,
Respectez le Sénat, chérifiez la patrie.
Je naquis pour mourir, l'arrêt de mon trépas,
Vient de mouvrir la tombe où j'allois à grands pas.
J'y descends, & mon cœur n'en est que plus tranquile ;
La vie est un passage & la mort un azile ;
Son image à nos yeux sans cesse doit s'offrir ;
Qui cherche à vivre heureux, apprend à bien mourir.
O vous tous dont la bouche a dicté ma sentence,
Vous connoîtrez, sans doute, un jour mon innocence :
Puisse mon sang versé pour l'intérêt des Cieux,
Faire multiplier les Sages dans ces lieux.

Que l'immortel flambeau de la Philosophie;
 S'élevant par degré du sein de ma patrie;
 Etende sa lumière au bout de l'Univers,
 Et fasse le bonheur de cent peuples divers.

S C E N E I V.

CRITON, SOCRATE.

M SOCRATE *retenant Melitus par le bras.*
 Melitus, mon trépas fera donc votre ouvrage?
 Ecartez, Dieu puissant, un sinistre présage.
 Athènes peut donner des regrets à mon sort,
 Puisse-t-elle sur vous ne pas venger ma mort,
 Vous vouliez me ravir son amour, son estime
 Vous avez triomphé, je suis votre victime;
 Vos regards vont jouir de mes derniers instans,
 Mais la vérité reste & l'erreur n'a qu'un tems.

CRITON.

Melitus à pleurer a donc pû me contraindre?

SOCRATE.

Criton, si vous pleurez que ce soit pour le plaindre.

CRITON.

Ah! Je plains la vertu quand le crime est heureux,

SOCRATE.

Croyez-moi, le bonheur est d'être vertueux.

26 LA MORT DE SOCRATE;
CRITON.

Mais mourir innocent ô mort trop déplorable !

SOCRATE.

Eh quoi, voudriez-vous me voir mourir coupable ?

S C E N E V.

MÉLITUS *seul.*

QU'ai-je fait de quels traits mon cœur est-il atteint ?

C'est moi qui l'assassine, & c'est lui qui me plaint ;

Et j'ai pu concevoir cette affreuse pensée

Monstre d'ingratitude en ta fougue insensée,

Tu n'es que l'instrument du courroux d'Anitus ;

Tu foules tout aux pieds, devoirs, bienfaits, vertus.

Pourquoi ? pour n'écouter que la haine & l'envie . . .

Il a sauvé tes jours & tu proscriis sa vie.

S C E N E V I.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

ENFIN, nous pouvons donc nous flatter de sa mort ?

Ami, sans toi, peut-être, il triomphoit encor.

TRAGÉDIE. 27

MELITUS.

Cruel ! tu m'as rendu traître, ingrat & parjure ;
 L'opprobre des humains, l'horreur de la nature.
 Ne flatte pas encor ton cœur d'un vain succès ,
 Mon œil perce la nuit qui couvrent tes secrets ;
 Ce n'est qu'en frissonnant que je les envisage ,
 Tremble , si je ne puis le soustraire à ta rage.
 Je serai son vengeur , je serai ton bourreau ,
 Nous expierons tous deux sa mort sur son tombeau.

ANITUS.

Quoi donc , à cet excès la douleur vous égare !
 Outrager un ami !

MELITUS.

Moi ton ami , barbare !

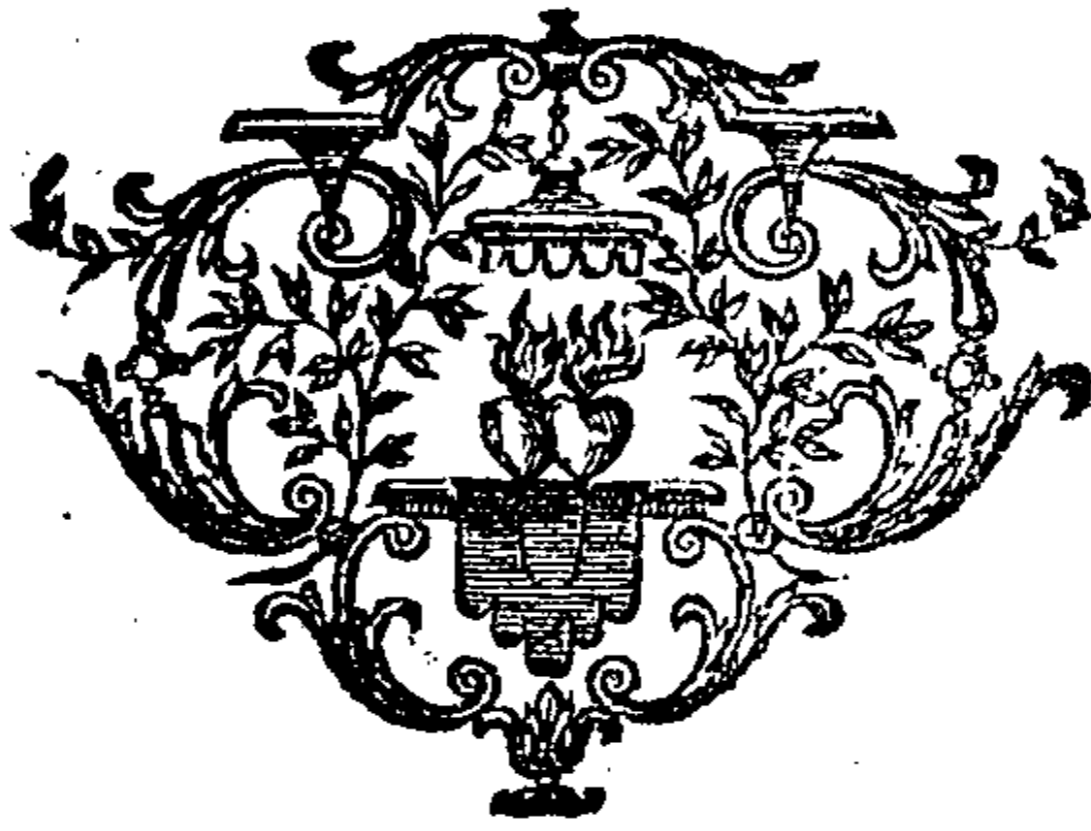
Que mon bras ne peut-il , ame lâche & sans foi ,
 Confondre , anéantir des amis tels que toi !
 Que les Cieux soient vengés , que la terre en frémissent !
 Ou pour te souhaiter un plus cruel supplice ,
 Un tourment dont jamais rien n'égalât l'horreur ,
 Que mon affreux remords passe au fond de ton cœur ;
 Que l'enfer tremble aux cris de ta douleur profonde ;
 Que la mort les entende & jamais n'y réponde !

ANITUS.

Pourquoi me fuyez-vous , où tournez-vous vos pas ?
 Melitus écoutez Mais il ne m'entend pas ;
 Ménageons un ami foible , mais nécessaire ;
 S'il va de mes secrets dévoiler le mystère ,

28 LA MORT DE SOCRATE;
Il peut sauver Socrate, il rompt tous mes projets;
Je perds en un instant le fruit de mes forfaits.
Allons rendre le calme à son ame interdite,
Assurer ma vengeance ou préparer ma fuite.

Fin du deuxième acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

XANTIPPE, LE GEOLIER.

[*Socrate endormi dans le cachot*]

XANTIPPE.

GUIDE mes pas tremblans, seul ami que j'im-
plore,

Dans ces murs abhorrés, le crime veille encore.

Cher époux, tendre objet de douleur & d'effroi,

L'allarme est en tous lieux, la paix est avec toi.

Il dort.... en frémissant tu détournes la vue :

Hélas ! à son aspect ton ame est donc émue.

Il est un sentiment sublime & généreux,

Que nous inspire un homme illustre & malheureux ;

Sur-tout, quand son malheur naît de son innocence.

Il t'arrache des pleurs, je le vois... la Sentence

Dont le fourbe Anitus est l'exécrable auteur,

Comment as-tu donc pu l'entendre ?

LE GEOLIER.

Avec horreur !

30 LA MORT DE SOCRATE,
XANTIPPE.

Eh bien ! à ta Patrie ose épargner un crime ;
Deviens le bienfaiteur du juste qu'on opprime ;
Ose rompre ses fers.

LE GEOLIER.

Oui , je sens qu'aujourd'hui ,
Le Ciel même ; le Ciel s'intéresse pour lui.
J'ai vu de Mélitus le repentir sincère ;
Je l'ai vu détester son complot sanguinaire.
Ses larmes , ses sanglots , ses remords , sa douleur
Viennent de faire entrer la pitié dans mon cœur.
Pour la fuite ses soins ont devancé l'aurore ,
Tout est prêt , il m'attend ; mais Socrate l'ignore.
Par la honte abbattu , Mélitus aujourd'hui
N'a pas encor osé paroître devant lui.
Et je viens

SCENE II.

LES MEMES.

SOCRATE *se réveillant.*

DIEU du Ciel , éternelle Puissance ;
Socrate qui t'adore , implore ta clémence ;
C'est en cet heureux jour que le flambeau des Cieux ,
Pour la dernière fois , va briller à mes yeux !

TRAGÉDIE. ACTE 3^e

XANTIPPE.

Non, vous ne mourrez pas, les champs de Thessalie
Me répondront bien-tôt d'une si chère vie.
Fuyons.

LE GEOLIER *voulant ôter les fers de Socrate.*

Vous êtes libre.

SOCRATE *l'en empêchant.*

Est-il quelques climats
Où l'on puisse échapper à la faux du trépas?

XANTIPPE.

Cruel! que faites-vous? laissez briser vos chaînes,
Les momens nous sont chers; éloignons-nous d'A-
thènes.

Sachez que Mélitus honteux, désespéré,
Vient de trouver pour vous un azile assuré;
Que dans la juste horreur qui maintenant l'anime;
A la face du Ciel il abjure son crime;

SOCRATE.

Son cœur s'est repenti? Je suis moins malheureux;
Puisse le Ciel propice exaucer tous mes vœux.
Il est donc vrai, grand Dieu, ta bonté secourable
A jetté sur Socrate un regard favorable.

XANTIPPE.

Sans doute, cher époux, un Dieu vous tend les bras;
Venez.

SOCRATE.

La loi, Xantipe, enchaîne ici mes pas.

32 LA MORT DE SOCRATE,

XANTIPPE.

Des complots des méchans quand on est la victime,
On doit s'en affranchir.

SOCRATE.

Le puis-je par un crime ?

XANTIPPE.

Quoi, sauver l'innocence est un crime à vos yeux ?

SOCRATE.

La loi l'ordonne ainsi, la loi nous vient de Cieux.

XANTIPPE.

Mais d'affreux suborneurs trompent l'Aréopage ;
Il faut donc . . .

SOCRATE.

Obéir, c'est le devoir du Sage.

XANTIPPE.

Et vous voulez . . .

SOCRATE.

A tout, mon cœur est résigné.

XANTIPPE.

Mais il est innocent.

SOCRATE.

Mais je suis condamné.

XANTIPPE.

Faudra-t-il que le fourbe ose avec arrogance,
Sous un pied sacrilège, écraser l'innocence ?

croira-t-on que, pouvant éviter sa fureur,

Vous vouliez, à ses coups, présenter votre cœur ?

Non ;

Non, rien n'égaleroit l'affreuse ignominie,
 Dont ce lâche attentat couvriroit la patrie.
 Songez que votre mort attireroit sur nous
 Tous les foudres vengeurs du céleste courroux.
 Pour vos Concitoyens, pour vous, pour votre gloire,
 Privez donc Anitus du fruit de sa victoire;
 Et, si l'Aréopage à pu se démentir,
 Accordez-lui du moins le temps du repentir,

S O C R A T E.

Votre amitié m'est chère, & mon ame attendrie,
 Xantipe, en ce moment, partage votre envie;
 Puisse le Ciel payer des soins si généreux!
 Mais voyez si je dois favoriser vos vœux,
 Ce n'est ni l'amitié, ni l'amour, ni la gloire;
 C'est la seule équité que Socrate en peut croire.

[*au Geolier.*]

Nous permet-elle, ami, de rompre à notre gré,
 Un ferment qui, pour nous, est un lien sacré?

L E G E O L I E R:

Non.

S O C R A T E.

C'est donc faire au Ciel la plus sensible injure,
 Que d'attendrir un cœur pour le rendre parjure.

à sa femme.

S'il est vrai; pourquoi donc corrompez-vous la foi
 Du mortel dont les yeux doivent veiller sur moi;

34 LA MORT DE SOCRATE,

Et que lui fait ma mort injuste ou légitime,
S'il ne peut de ces lieux m'arracher sans un crime ?
Ami, croyez-en moins la pitié que les loix,
On n'est point équitable & parjure à la fois.

LE GEOLIER.

Hélas ! tant de grandeur rend mon ame étonnée ;
On n'a point corrompu la foi que j'ai donnée ;
C'est la seule vertu qui me parle pour vous,
Socrate , & qui me fait tomber à vos genoux ;
Mon cœur s'ouvre , il succombe à ses tristes alarmes :
Laissez briser des fers arrosés de nos larmes.
Je vous suivrai. J'irai loin d'un Ciel corrompu ,
Où le vice orgueilleux foule aux pieds la vertu ,
Où je vois triompher le crime que j'abhorre ;
Enfin , où je punis la vertu que j'honore.
Voulez-vous me réduire au désespoir affreux ,
De vous voir par ma main expirer à mes yeux !

XAMTIPE.

Non , votre cœur n'a point cette vertu farouche ;
Que rien ne peut fléchir , qu'aucun malheur ne touche ;
Toujours il fut sensible à la tendre amitié :
Quoi , ne voudroit-il plus s'ouvrir à la pitié ?
Hélas ! dois-je vous voir injuste envers vous-même ;
Porter le coup mortel à ce cœur qui vous aime ?
Ces gages de nos noeuds , l'espoir de vos vieux ans ;
Vous les abandonnez vos malheureux enfans !

La vie est après vous le seul bien qui leur reste ;
 Leur vendrez-vous si cher un présent si funeste ?
 La raison entr'ouvrant leurs yeux chargés de pleurs ,
 Ne peut qu'éterniser leur honte & leurs douleurs.
 En redoublant l'horreur de leur sort déplorable ,
 Les tyrans conjurés , dont la main vous accable ,
 Leur feront détester des jours trop malheureux.
 Ah ! Si ce n'est pour vous , au moins vivez pour eux !

(*Un Esclave présente les enfans de Socrate.*)

Paroissez , chers enfans , peut-être que vos larmes
 M'offriront contre lui de plus puissantes armes !
 Ou bien , si le barbare est son propre bourreau ,
 Au moins nous descendrons dans le même tombeau !
 Approchez ! Secondez une mere expirante ,
 Unissez vos sanglots à ma voix défaillante :
 Si l'amitié , le sang ont sur vous quelques droits ;
 Vos parens , vos amis vous parlent par ma voix ,
 Ils sont à vos genoux vous leur devez un pere ,
 Un époux , un ami sensible à leur misere.
 Pouvez-vous d'un oeil sec contempler à vos pieds
 Xamtipe & vos enfans dans leurs larmes noyés ?
 Mes lamentables cris , mon désespoir horrible
 N'adouciront-ils pas votre cœur inflexible !

S O C R A T E.

Cessez de déchirer le cœur de votre époux ,
 Laissez-moi mes enfans , Xamtipe , levez-vous.

(*Au Geolier.*)

Vos devoirs sont sacrés , ami , l'heure est venue ,

36 LA MORT DE SOCRATE,

Allez pour mon trépas préparer la cigüe.
Dites à Melitus que je bénis mon sort,
Puisqu'on l'a vû verser des larmes sur ma mort ;
Que le Ciel satisfait d'un repentir sincère,
Ne nous punira point en tyran, mais en pere ;
Et que si mes souhaits sont exaucés des Cieux,
Il fera toujours juste & jamais malheureux.

S C E N E I I I.

SOCRATE, XAMTIPE.

XAMTIPE.

N On, jamais tu n'aimas, jamais de la nature
Ton cœur féroce & dur n'écouta le murmure ;
Jamais les cris du sang, l'amour ; ni l'amitié
N'ont arraché de toi la plus foible pitié.
A la peine, au plaisir ton ame inaccessible,
Se fait une vertu de rester insensible.
D'un œil indifférent tu vois couler nos pleurs,
Tu croirois t'avilir en plaignant nos douleurs,
Cruel ! l'humanité dégraderoit ton ame,
La gloire est ton tyran, la vanité t'enflame !
Une épouse éplorée & des fils malheureux,
Sont des objets trop bas pour ton cœur orgueilleux.
Ou plutôt en secret tu t'applaudis, barbare,
Quand la mort, d'avec nous, pour jamais te sépare.

Nos larmes, nos sanglots, nos tourmens, notre
 effroi,
 Ce qui fait nos malheurs est un plaisir pour toi.
 Oui, cruel ! Loin de moi c'est ton cœur qui t'en-
 traîne ;
 Dès long-tems ton épouse est l'objet de ta haine.
 Et si devant mes yeux tu dédaignes ton sang,
 C'est pour être forti de mon malheureux flanc !
 Songe qu'en ma fureur je puis tout entreprendre ;
 Mais que vois-je.... Criton.... Que va-t-il nous
 apprendre !

SCÈNE IV.

Les mêmes.

CRITON, & les amis de Socrate.

CRITON.

AH ! quel sanglant tableau vient de frapper mes
 yeux !

C'en est fait, Melitus....

XANTIPPE.

Il est mort.

SOCRATE.

Justes cieux !

CRITON.

J'errois près de ces murs à ma douleur en proie,
 Leur aspect redoubloit les pleurs où je me noye ;

38 LA MORT DE SOCRATE;

J'apperçois ce barbare immobile, éperdu,
Il étoit à mes pieds dans la fange étendu.

Dès qu'il porte sur moi sa vue épouvantée,
Il frappe de son front la terre ensanglantée,
Se leve, & par des pleurs soulageant ses tourmens,
Il fait retentir l'air de ses rugissemens.

Le peuple qui l'entend, au tour de lui s'arrête;
C'est par moi, nous dit-il, qu'on a pros crit sa tête.

Socrate est innocent, allez rompre ses fers,
Je ressens dans mon cœur tout le feu des enfers.

Il dit : en ce moment, vous eussiez vu son trouble,

Il s'arme d'un poignard, il se frappe, il redouble,

Il tombe. Je saisis le fer encor fumant;

Soudain.... ô désespoir, ô spectacle effrayant!

Je vois... Dieux, j'en frémis! Je vois sa main mourante,

Ouvrir avec effort sa blessure sanglante!

Et soulevant sa tête où se peint le trépas;

Son œil s'entrouvre, il meurt en me tendant les bras.

S O C R A T E.

Ah, que tes châtimens, Dieu vengeur, sont terribles!

Quand la mort nous saisit dans ses bras invisibles,

Et du sein de la nuit nous traîne devant toi,

Qu'il est doux d'y porter un cœur exempt d'effroi!

X A N T I P P E.

Ah! Criton, il pouvoit éviter, par la fuite,

Tous les maux que la mort va traîner à sa suite.

CRITON.

Pouvez-vous préférer de mourir dans les fers ?

XANTIPPE.

Et nous laisser en butte aux plus honteux revers.

SOCRATE.

Athènes veut ma mort & doit être obéie.

CRITON.

Vous servez Anitus, & non pas la Patrie ;
 Vous servez l'ennemi, le Tiran de l'Etat,
 Qu'enhardit aux forfaits un si lâche attentat.

SOCRATE.

Criton, si ce n'est point la crainte du supplice.
 Mais l'amour des vertus qui vous fait fuir le vice,
 Ce ne sont point des fers en ce jour d'^{plein} effroi,
 Qui doivent retenir Socrate ; c'est la loi.
 Du bonheur de l'état, songez qu'elle est le gage,
 Qu'elle est l'apui du foible & la règle du sage ;
 Qu'à mes yeux satisfaits, plus je suis innocent,
 Plus la loi me demande un cœur obéissant.
 C'est sa voix qui m'arrête, il me semble l'entendre :
 « Aux discours d'un ami, garde toi de te rendre,
 Socrate, dans ton cœur étouffe ton orgueil,
 De l'humaine sagesse il est souvent l'écueil.
 Pourquoi sauver tes jours, ils sont à ta patrie,
 Ne peut-elle à son gré disposer de ta vie ?
 Loin du champ de la mort détournois-tu tes pas,
 Quand sur toi, jeune encor, elle étendoit son bras ?

40 LA MORT DE SOCRATE,

Et tu veux aujourd'hui, quand sa main consolante
Borne le triste cours d'une vieillesse lente,

Malgré le Ciel & moi, fuir à pas chancelans,

Et ternir en un jour l'éclat de soixante ans.

Malheur à toi; malheur aux peuples qui s'exposent
A s'affranchir du joug que les loix leur imposent;

L'audace alors s'unit avec l'impiété,

Le crime rompt les nœuds de la société;

Il n'est plus de vertu, d'honneur & de patrie,

Et l'or est le dieu seul à qui l'on sacrifie.

Quoi, tu voudrois, du monde, inutile fardeau,

Végéter dans la honte au bord de ton tombeau?

Fais plutôt de tes jours un noble sacrifice,

Le Ciel à tous tes vœux en fera plus propice;

Offre lui tes enfans, il veillera sur eux;

Il veillera sur toi, si tu fus vertueux.

Ton devoir, ton honneur, tout sert à te résoudre;

La terre te condamne, & le Ciel va t'absoudre.»

Oui, Criton, mon esprit plein d'un espoir flatteur,

Sembloit entendre ces mots retentir dans mon cœur.

CRITON.

Ami, je ne sçaurois soutenir votre vue,

Je vous fuis, trop d'horreur est ici répandue.

Sachez, si je ne puis changer l'arrêt du sort,

Qu'on ne me verra pas survivre à votre mort.



TRAGÉDIE. 41

SCÈNE V.

Les mêmes.

XANTIPPE.

ENfans infortunés d'un pere plus barbare,
Vous ignorez les maux que sa mort vous prépare,
Il brave la nature, il est sourd à sa voix,
Cependant il vous voit pour la dernière fois;
Des chaînes & la mort sont donc la récompense
Que le Dieu qu'il adore accorde à l'innocence!

SOCRATE.

Ah ! Xantipe, arrêtez, ne vous aveuglez pas,
Si vos yeux franchissoient les bornes du trépas,
Vous verriez que le Dieu qui vous donna la vie,
Vous fit, ainsi que moi, pour une autre patrie;
Et que si sa bonté qui doit me rassurer,
Epreuve ma vertu, c'est pour mieux l'épurer.
Je laisse entre vos mains & sous votre puissance,
Ces gages précieux d'une sainte alliance :
Le Ciel & mes amis prendront soin de leur sort ;
Mettez-leur sous les yeux & ma vie & ma mort ;
Dites-leur qu'aux honneurs, ainsi qu'à la richesse,
J'ai toujours préféré la vertu, la sagesse ;
Que le souverain bien, le suprême bonheur
N'est pas dans les plaisirs, mais dans la paix du cœur.

42 LA MORT DE SOCRATE;

Qu'ils soient soumis au loix, qu'ils servent la patrie!

(*En voyant la coupe qu'on lui apporte.*)

Inspirez-leur sur-tout le mépris de la vie.

Il faut nous séparer, recevez mes adieux,

Epargnez le tableau de ma mort à vos yeux.

Approchez, mes enfans, embrassez votre pere.

Vivez unis, vivez soumis à votre mere.

Si leur oreille un jour étoit sourde à ta voix,

S'ils défioient ta foudre, & s'ils bravoient tes loix,

Dieu puissant, que sur eux ton bras s'apefantisse,

Ou que le repentir prévienne ta justice!

Allez.

XAMTIPÉ.

Non, je ne puis me séparer de toi,

Cruel! & pourquoi donc veux-tu mourir sans moi?

Après toi, cher époux, il m'est affreux de vivre,

Tu me trouves sans doute indigne de te suivre.

Pardonne mes erreurs & mes emportemens,

C'est moi, c'est ma fureur qui fit tous tes tourmens,

Tu dois les oublier, j'en suis assez punie,

(*Elle l'embrasse.*)

O lumière du jour que ne m'es-tu ravie!

SOCRATE.

Si vous m'aimez encor, vivez, séchez vos pleurs,

Xamtipe. Adieu. (*Socrate prend la coupe, Xamtipe veut l'en empêcher.*)

Cremès, éloignez-la.

XAMTIPÉ s'évanouissant.

Je meurs!

SCÈNE VII.

SOCRATE, SES AMIS,
LE GÉOLIER.

SOCRATE.

TOI qui lis dans mon cœur, exauce ma prière ;
Accorde un heureux terme à mon heure dernière ;
Mon ame pour jouir d'un bonheur éternel,
Va bientôt s'envoler dans ton sein paternel.

(Il boit.)

Quoi, loin de voir ma mort avec indifférence,
Vos cœurs sont abbattus ! votre pitié m'offense.
Ah ! rappelez à vous la vertu, la raison.

Quoi, Cremés, vous pleurez, & vous aussi, Platon ?
O Ciel ! Et que devient cette Philosophie,
Qui d'un œil dédaigneux vous faisoit voir la vie ?
Apollodore, Hiles, vous me suivrez.

UN AMI.

Hélas !

SOCRATE.

Si vous vous affligez vous ne le croyez pas.
A quoi sert de gémir, de pleurer, de me plaindre ;
Pour un cœur innocent la mort est-elle à craindre ?

44 LA MORT DE SOCRATE,
UN AMI.

Ah! que nous sommes loin de rien craindre pour vous,
Socrate, en vous perdant nous ne plaignons que nous;
Nous pleurons un malheur affreux, irréparable,
Dont va nous accabler le Ciel impitoyable:
Comment agira-t'on pour vous après la mort?

SOCRATE.

Ami croyez-vous donc me retrouver encor?
Il ne reviendra point de son erreur extrême,
Il confondra toujours mon corps avec moi-même.
L'Être qui vit en moi, qui promène mes yeux,
De la terre aux enfers & des enfers aux Cieux,
Qu'éleve la vertu, que rabaisse le crime,
Que la honte épouvante & que la gloire anime;
Qui par un noble instinct luttant contre ses fers,
Se trouve resserré dans ce vaste Univers,
Et voit avec mépris sa dépouille mortelle,
Pourroit-il se dissoudre & périr avec elle?
Non, cet Être invisible est descendu du Ciel;
Il ressemble à Dieu même, il doit être immortel.
Ami, soutenez-moi, mes membres s'affoiblissent,
Mon corps s'apésantit & mes genoux fléchissent:
Je vais donc m'affranchir de mes foibles liens;
Ne reprochez jamais ma mort aux Citoyens.
Vos mœurs feront le sort de la Philosophie,
Et ce sera par vous qu'ils jugeront ma vie.
Je ne me soutiens plus. Qu'entens-je?

TRAGEDIE.
LE GEOLIER.

Sidas

Et Criton qui vers nous précipitent leurs pas.

SCENE VIII & derniere.

Les mêmes.

(*On ouvre les portes de la Prison.*)

SIDIAS, CRITON, Peuple.

CRITON, *vivement & de loin.*

SOCRATE, le Sénat abjure sa sentence,
Anitus ne vit plus, il craignoit la vengeance.
Il fuyoit, mais le peuple enflammé de courroux,
Sur lui se précipite & l'abat sous ses coups.
(*Criton & Sidas s'apperçoivent que Socrate va mourir ;
Criton reste immobile.*)

SIDIAS.

Je vous ai condamné, le repentir m'accable,
Vous étiez innocent.

SOCRATE.

Vous m'avez crû coupable.
Un Juge, au tribunal, oubliant jusqu'à foi,
Ne connoît que le Ciel, & ne suit que la loi.
Anitus est donc mort ?

SIDIAS.

Comme un tigre farouche,
La rage dans le cœur, le blasphême à la bouche.

RT DE SUCRATE,
SOCRATE.

, que je te plains, malheureux Anitus !
evez-moi, Criton.

SIDIAS.

O regrets superflus !
O fureur ! ô remors ! ô monstre détestable !
Me pardonneriez-vous ce crime abominable.

SOCRATE.

Il ne l'est pas pour vous, calmez votre frayeur,
Le mortel le plus juste est sujet à l'erreur.

SIDIAS.

O détestable erreur, aveuglement funeste !

SOCRATE *fait un effort pour se tenir debout.*
Je suis entre la terre & le séjour céleste,
Je sens que par degrés la mort s'avance.

CRITON.

Hélas !

SOCRATE.

'Ami, n'est-ce pas-là la main de Sidias.

CRITON.

Oui.

SOCRATE, *la presse contre son cœur.*

La nuit à mes yeux dérobe la lumière ;
Je ne vois plus. Criton, viens fermer ma paupière....
Un jour pur..... va bientôt.... chasser l'obscurité.....
Je fais..... le premier pas.... vers..... l'immortalité.

Fin du troisième & dernier Acte.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier;
La mort de Socrate, Tragédie, & je crois qu'on peut
en permettre l'impression A Paris ce 28 Mai 1763.
Signé, MARIN.

